



Grundtvig 2

Société Civile Auvillaraise de Contacts Franco-Allemands (SFA)

Marie José Schneider-Ballouhey

Pourquoi se souvenir? – La politique de la juste mémoire

Réflexions à partir de : La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli de Paul Ricœur

Quand on évoque au cours d'une conversation des faits historiques chargés de souvenirs désagréables, en France, en Allemagne, où que ce soit, on éveille chez l'interlocuteur des réactions diverses. La plus courante est le désir manifeste de ne pas « réchauffer toujours les mêmes problèmes ». Un certain « raz-le-bol ». Ou : « C'est passé, cela ne sert à rien d'y revenir ».

Au début de ce projet sur les traditions d'éducation et de culture juives, dans le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme à Paris en octobre 2006, j'avoue avoir partagé un peu ce point de vue. Je voulais naïvement m'intéresser avant tout aux traditions de culture et d'éducation juives, sans être trop entraînée à m'appesantir sur la Shoah. Or, dans nos travaux, également avec tous nos partenaires, la Shoah nous a bien rattrapés. Et non seulement en Allemagne, en Autriche, en Pologne, mais également en France, et aussi à Auvillar. Il ne me fut bientôt plus possible de tenir cet événement en marge de mon point de focalisation et de mes réflexions. Au contraire, plus nous rassemblions des faits culturels, plus nous nous familiarisions avec les traditions, et plus la Shoah s'incorporait à mes réflexions et mes découvertes, et s'y projetait avec violence. Plus nous travaillions sur ce sujet, plus mon implication devenait existentielle.

Parallèlement, nous nous rendons compte également qu'en Allemagne, la commémoration des faits de guerre et les crimes des nazis changeaient de tonalité, et à la quatrième et cinquième génération, loin de s'amoindrir, la mémoire devient de plus en plus présente, et prend les formes les plus modernes et le plus diverses, s'étendant à tous les âges.

Ceci ne se passe pas sans rumeurs de mécontentement : A l'occasion de la célébration des 60 ans de la fin de la dernière guerre, en mai 2005, une jeune Allemande, née en 1979, dit dans un interview : « Je n'étais pas née, j'en ai assez de jouer dans cette « Histoire sans fin », où je suis déclarée coupable sans porter de culpabilité ». En France, même ambiguïté de ressenti quand il est question des faits du gouvernement de Vichy, de la guerre d'Algérie, des activités de l'époque de la colonisation en général : Faut-il laisser dormir les fossiles enfouis dans la mémoire, vivre sans le handicap inhibant d'une mauvaise conscience pour des événements qui ne peuvent plus être changés, et auxquels nous n'avons pas participé directement, ni même nos parents ?

Or cette position à la longue est intenable : toute tentative de se construire une identité nouvelle sans tenir compte des antécédents est vouée à l'échec. Cette jeune fille a beau déclarer : « Moi, en tous cas, je veux commencer quelque chose de nouveau », il n'en reste pas moins vrai qu'elle appartient à cette cinquième génération d'après guerre, qui voit, le 10 mai 2005 s'ouvrir à Berlin le monument : Mémorial aux juifs assassinés d'Europe, sur l'emplacement des bâtiments de l'ancienne chancellerie de Hitler et du bunker où le dictateur s'est donné la mort le 30 avril 1945.¹

Je me suis alors souvenue d'un interview donné autrefois par Paul Ricœur. Il exposait ses réflexions déjà sur : La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli (MHO). C'était en 2000. Il avait déjà abordé ce thème dans les trois tomes de: Temps et Récit (TR), qui s'échelonnent de 1983 à 1985. J'avais été, à l'époque fascinée par la clarté avec laquelle il exposait ses idées et par le rayonnement pacifique qu'il dégagait. J'ai alors repris ses écrits et voudrais, dans les quelques lignes qui suivent faire part des découvertes que cette lecture m'a permis de faire. J'y ai puisé moi-même l'assurance du bien-fondé d'une activité dont le focus navigue entre la vie révolue et la vie présente, reliant intimement l'une à l'autre, pour aboutir à un sens plus global du processus humain. Le vœux le plus cher de Ricœur était : une « politique de la juste mémoire » : ni trop, ni trop peu de mémoire. C'est pour arriver à ce résultat que nous analyserons le phénomène de la mémoire.

Les quatre aspects principaux qui constituent en gros la mémoire sont les suivants : elle est d'abord la base première de toute identité ; ensuite, elle est une prise en charge incontournable de notre héritage économique, culturel et intellectuel, spirituel. Troisièmement, le travail de remémoration critique est doué d'une capacité thérapeutique pour guérir les traumatismes laissés par l'histoire. Enfin, faire mémoire des victimes est un devoir de justice rendu aux hommes, femmes, enfants dont la vie a été sacrifiée par les vagues de l'histoire. Ils reprennent ainsi la place qui leur est due dans notre communauté humaine.

En seconde partie on doit considérer l'oubli, qui est l'absence de ce travail de la mémoire. Cet oubli est pôle négatif, mais aussi positif de la mémoire.

1^{ère} Partie – La mémoire

Mémoire comme fondement de l'identité

Dans un premier temps, on peut dire que la mémoire est tout simplement la base même de l'identité. Elle est nécessaire à tout individu et à toute collectivité. Dans un interview filmé en 1995 intitulé déjà : « Mémoire, oubli, histoire », avec Stéphane Ginet², Ricœur définit la mémoire comme une nécessité personnelle absolue. La mémoire assume la profondeur du temps :

*« Le présent du passé est la mémoire ... ,
le présent du futur est l'imagination et la volonté ... ,
le présent du présent : à la fois mémoire et futur ».*

¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9morial_aux_juifs_assassin%C3%A9s_d%27Europe

² Paul Ricœur. Mémoire, oubli, histoire. Réalisateur : Stéphane Ginet. Production : Arts et Education 1995.

Mais toutes les caractéristiques de la mémoire individuelle peuvent être transposées au niveau de la mémoire collective.³ Nous appartenons en effet à un groupe qui possède lui aussi une identité propre, et elle peut être arrogante, blessée etc. Dans cette mémoire collective repose le sens de la continuité. La collectivité vit ainsi une capacité de réminiscence : La mémoire collective porte la trace et la dette envers ceux qui ont vécu avant nous. C'est au niveau de la mémoire collective que se fait l'échange. Écoutons Paul Ricoeur :

« Au demeurant, il importe que la mémoire contrebalance l'obsolescence qui est attachée à une société technique. Un outil n'a pas de mémoire, il est jeté lorsqu'il ne sert plus. La mémoire est le balancier de cette précipitation. Il faut stabiliser cette mémoire collective : ce sont les ritualisations de la mémoire collective. Le récit fondateur ramène aux origines : la Révolution française, ou en négatif : la Shoah ; en positif : la déclaration des Droits de l'Homme, la chute du mur de Berlin. Ces événements fondateurs sont plus importants pour la communauté que pour le particulier, mais ils font également partie de la mémoire individuelle. »

On entretient cette mémoire collective par des formes variées de commémoration, comme l'impression de timbres, des expositions, des émissions de radio, des célébrations ; l'architecture même : les monuments aux morts sont de la mémoire collective inscrite dans la pierre. Pour la mémoire collective, le « nous » est un « je » au pluriel.

Mémoire : devoir envers les générations précédentes

La mémoire, consciente et volontaire, que l'on nomme aussi « travail de mémoire », est une activité que nous devons aux générations qui nous ont précédés. Souvent, on juge le passé comme irréversiblement fini. Or c'est une sorte d'illusion d'optique. Le passé vit encore dans le présent, et nous sommes redevables à nos prédécesseurs de tout ce qu'ils nous ont légué.

« Il faut lutter contre la tendance à ne considérer le passé que sous l'angle de l'achevé, de l'inchangeable, du révolu. Il faut rouvrir le passé, raviver en lui des potentialités inaccomplies, empêchées, voire massacrées » écrit Paul Ricoeur⁴.

Grâce à la mémoire attentive, nous sommes rendus contemporains des événements passés par une reconstruction vivante de leur enchaînement. Le passé n'est intelligible que comme persistant, dans le présent.

En naissant, nous apportons dans le monde tout ce qui nous précède. Que nous en ayons conscience ou non, nous sommes dépositaires d'un héritage de pensées, de volonté d'action, d'émotions qui nous lient aux hommes et aux femmes du passé. Nous restons en dette envers eux.

Pour Ricoeur, les morts ne parlent plus, mais dans le récit de leur vie nous retrouvons leurs actions et leur pensées, ce qu'elles ont encore à nous dire. Nous en tirons des orientations pour notre action actuelle. Bien sûr, ils ne ressuscitent pas, mais ils agissent indirectement, par notre intermédiaire, sur l'histoire en train de se faire. Il insiste tout au long de son œuvre sur cette interpénétration du passé dans le présent :

³ La notion « mémoire collective » vient de Maurice Halbwachs. Voir Marie JAISSON: Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945).

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RHSH&ID_NUMPUBLIE=RHSH_001&ID_ARTICLE=RHSH_001_0163

⁴ dans Temps et Récit III, p.

« La puissance créatrice de la répétition, notion qui nous vient de Kierkegaard, tient tout entière dans le pouvoir de rouvrir le passé sur l'avenir ». Et il complète : « infiniment plus prometteuse pour nous est l'affirmation selon laquelle répéter n'est ni restituer après coup ni réeffectuer : c'est : réaliser à nouveau. Il s'agit là d'un rappel, d'une réplique, d'une riposte, voire d'une révocation des héritages. La puissance créatrice de la répétition tient tout entière dans le pouvoir de rouvrir le passé sur l'avenir. » (MHO, 495)

On retrouve cette prise de position également chez d'autres philosophes. En particulier, Gilles Deleuze⁵ lorsqu'il affirme : « Non seulement le passé coexiste avec le présent qu'il a été, mais c'est le passé tout entier, intégral, **tout** notre passé qui coexiste dans chaque présent. »⁶

Le lecteur, à la suite de l'historien, « repense » la réalité passée, et par cet acte de ré-effectuation (re-enactment), abolit la distance temporelle. Le même événement, historiquement connu, « survit dans le présent ». ⁷

La faculté et la possibilité de rendre le passé présent, le réactualiser en l'intégrant dans notre intellect, notre réflexion, notre affectivité, par le biais de l'empathie est un fait qui reste trop peu conscient. On cite le cas de Jules Michelet⁸, ce grand historien, qui explique l'ardeur qui l'a poussé dans son travail par la « grande tendresse » qu'il ressentait pour tous ces morts qui ont fait la France » (voir Ricœur, MHO, 357). Et je pense que les auteurs de biographie connaissent cette empathie avec leur personnage.

Réactiver le passé n'est pas un retour en arrière. Ce qui fut est accepté. Mais on peut réfléchir sur les causes et les effets, sur les motivations, et en tirer profit pour orienter son jugement, son action et ses choix actuels.

Affirmer cela semble utopique à notre mentalité formées au cartésianisme et à la science mesurable. C'est la raison pour laquelle j'ai trouvé particulièrement intéressant de suivre les explications à ce sujet. En Allemagne est né le paradigme du « Verstehen » : comprendre, se mettre avec, alors que la France restait encore orientée au paradigme du « savoir ». L'effort de se mettre à la place de quelqu'un qui a vécu dans le passé n'est pas un phénomène de sensiblerie, d'émotivité débordante, mais une réalité reconnue. La connaissance intellectuelle, le « savoir » ne suffit pas, il y faut la compréhension de l'intérieur. Le « sentir avec ». L'un et l'autre élément se complètent. Ricœur s'en réfère sur ce point au fondateur de cette école philosophique : Wilhelm Dilthey⁹ :

« Dilthey fut le premier à tenter de fonder toutes les sciences de l'esprit – y compris l'histoire – sur la capacité qu'a l'esprit de se transporter dans une vie psychique étrangère, sur la base des signes qui « expriment », c'est à dire portent à l'extérieur – l'expérience intime d'autrui. Corrélativement, la transcendance du passé a pour premier modèle la vie psychique étrangère portée à l'extérieur pas une conduite significative. Deux ponts sont ainsi jetés en direction l'un de l'autre ; d'une part l'expression franchit l'intervalle entre l'intérieur et l'extérieur ; d'autre part, le transfert en imagination dans une vie étrangère, franchit l'intervalle entre le soi et son autre. Cette double extériorisation permet à une vie privée de s'ouvrir sur une vie étrangère, avant que ne se greffe sur ce mouvement vers le dehors l'objectivation la plus décisive, celle qui

⁵ http://de.wikipedia.org/wiki/Gilles_Deleuze

⁶ Deleuze : Le Bergsonisme, p.55. Cité par P. Ricœur. MHO p : 562.

⁷ Collingwood, The idea of history, 1956, cité par Ricœur, TR III. p. 225.

⁸ http://de.wikipedia.org/wiki/Jules_Michelet .

⁹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilhelm_Dilthey

résulte de l'inscription dans des signes durables, au premier rang desquels vient l'écriture » (TR III, 213).

Loin d'être un simple fardeau à porter par les sociétés du présent, la dette peut devenir source précieuse de sens, à condition de ré-ouvrir toute la pluralité des mémoires du passé. Ne pas en rester à un souvenir figé, mais in-former toujours de nouveau ce souvenir, afin d'acquérir une vérité toujours plus nuancée des faits. Ce faisant, par le moyen de l'histoire, un peuple peut accéder à une conception ouverte et vivante de ses traditions.¹⁰

Pour ce processus, le travail de l'historien est indispensable. Ce sont les traces que l'historien a recueillies, inventoriées et interprétées dans leur contexte qui permettent de se projeter dans le passé. C'est donc, grâce à la pensée, une interaction semblable à celle de vases communicants dans le temps. La personne qui vit dans le présent peut reprendre à son compte la promesse, le projet, la direction de pensée de celle(s), celui ou ceux dont il fait mémoire. Il se situe dans la lignée. Il met pour ainsi dire l'énergie d'être vivant dans le présent au service de « l'autre ». Les personnes qui sont nées avant nous enrichissent notre « être au monde », notre horizon de vie. Nous, personnes vivant dans le présent sommes redevables de tout ce que les générations nous ont légué et nous nous acquittons de cette dette en incluant dans notre vie la mémoire de ceux qui nous ont précédés, grâce aux traces qu'ils ont laissées, et que nous rencontrons sur notre route, à la place où la vie nous a mis.

Travail de mémoire comme possibilité thérapeutique

Non seulement le travail de mémoire est un devoir envers les générations passées, mais aussi envers les générations à venir, dans la mesure où grâce à la mémoire bien utilisée, on peut guérir des traumatismes apportés par l'histoire et empêcher qu'ils ne fonctionnent comme pulsion répétitive.

Les sociétés, comme les personnes, connaissent des traumatismes profonds. En effet, ce qu'on appelle « événements fondateurs » sont pour la plupart des actes de violence, légitimés après coup par un état de droit précaire. Ce qui fut gloire pour les uns fut humiliation pour les autres. A la célébration d'un côté correspond de l'autre l'exécration. On pense à la Shoah, à l'hécatombe de Verdun, à l'Arménie et aux répressions staliniennes, à Hiroshima et aux atrocités commises dans la Région des Lacs en Afrique... la liste est longue.

Sigmund Freud a parlé le premier du *travail de deuil*, c'est à dire de la cure analytique qui permet à un client de revivre le traumatisme dont il a été victime, avec l'accompagnement de l'analyste, et d'arriver, grâce à ce travail de deuil, à se réconcilier avec la perte et la douleur subie. Si le travail de deuil n'est pas fait, pour cause de refoulement ou de rumination de la perte le sujet peut soit sombrer dans la mélancolie inhibante, la dépression, soit au contraire passer à l'acte, c'est à dire aller de l'avant en refaisant la même action que celle dont il a tant souffert. Freud appelle cela la compulsion de répétition. Or, nous avons vu plus haut que la mémoire collective se comporte comme la mémoire individuelle.

« C'est ainsi que sont emmagasinées, dans les archives de la mémoire collective, des blessures symboliques appelant guérison. Plus précisément, ce qui dans l'expérience historique fait figure de paradoxe, à savoir **trop** de mémoire ici, **pas assez** de mémoire là se laisse réinterprété sous les catégories de la résistance (refoulement), de la compulsion de

¹⁰ Ricoeur : La Marque du Passé, p. 30-31.

répétition, et finalement se trouve soumis à l'épreuve du difficile travail de **remémoration**. Le **trop de mémoire** rappelle particulièrement la **compulsion de répétition**, dont Freud nous a dit qu'elle conduit à substituer le passage à l'acte (de reproduction de la violence subie) au souvenir véritable par lequel le présent serait réconcilié avec le passé. Que de violences par le monde qui valent comme « **acting out** », « au lieu » du souvenir ! (...) On peut faire un pas de plus, et suggérer que c'est au plan de la mémoire collective, plus encore peut-être qu'à celui de la mémoire individuelle, que le recoupement entre travail de deuil et travail du souvenir prend tout son sens. » (M, 96)

Ricœur, se référant à Freud, note que, lorsque le travail de deuil n'est pas fait, si la mémoire est « empêchée », le sujet tombe dans la mélancolie inhibante ressassant la douleur de la perte, ce qui l'empêche d'agir et d'avancer vers la guérison. (M 83 et sq.). Ou bien il agit mais en répétant inconsciemment ce qui l'a blessé, c'est la compulsion de répétition. Le travail de deuil est concomitant avec le travail du souvenir. Une fois la remémoration effectuée, même douloureuse, une fois le travail de deuil achevé, le moi se trouve à nouveau renforcé et libre, désinhibé, prêt à accueillir ce qui va venir. (M, 87)

Intérioriser la perte ne veut pas dire s'en accommoder, mais accepter la douleur comme telle, prendre sur soi consciemment de porter cette douleur, accepter qu'elle soit désormais partie constituante de (mon) son identité. Une réconciliation avec la perte, qui peut nécessiter plusieurs générations.

L'histoire en informant la mémoire l'aide à effectuer le travail de deuil. L'histoire écrite peut aider à faire l'histoire vécue : elle peut aider les vivants à effectuer un vrai travail de deuil. Comment l'historien peut-il aider ce travail de deuil ? Il travaille à plusieurs niveaux : tout d'abord le niveau documentaire : archives, témoignages des consciences personnelles sont rassemblées. On peut dire que cela répond à la vérité scientifique. On peut classifier les faits vrais ou faux. Ensuite vient le niveau de l'explication. Là, les critères sont plus difficiles à appliquer, car ce que nous apporte l'histoire repose sur une grande diversité : économie, causes matérielles, et motifs d'agir, qui font intervenir la compréhension de l'historien, donc sa subjectivité, et surtout son esprit et son regard critique. Pour pouvoir se remémorer vraiment, il faut pouvoir accéder à une critique objective de l'évènement, de l'émotion ressentie. « La mémoire-souvenir est fondamentalement une mémoire critique. (MHO, p.575) Et cela, l'historien est le plus à même de le réaliser. Il est important selon Ricœur d'être capable de raconter nos événements fondateurs du point de vue adverse, de pouvoir se mettre à la place de l'autre.

Ainsi, l'histoire, dans son action de rassembler et répertorier les traces, documents et témoignages, puis d'interpréter et de redonner un sens aux phénomènes, dispose dans la succession des générations, d'outils différents. Le matériau, de même que l'évaluation subissent des modifications avec l'évolution des technologies disponibles, de nouvelles traces ressurgies. Ainsi, chaque génération a la capacité de raconter autrement. Combien y a-t-il eu d'Histoire de la Révolution, jusqu'à celle de Furet ! Chaque génération a son travail d'interprétation à faire.

Il faut remettre en question le sens et la portée des événements fondateurs, pour permettre de sortir de l'exécration comme de la commémoration à l'infini. Grâce aux nouvelles possibilités, aux nouveaux acteurs vivants, l'histoire peut permettre aux vivants de considérer les événements avec moins de passion (négative comme positive), mais plus d'empathie, de compréhension et de solidarité au delà du temps. Le travail de deuil, pouvoir se détacher de l'objet de la fixation – selon Freud – dans le sens de l'amour ou de la haine, et accepter la réalité de la perte peut donc être effectué grâce à de nouvelles perspectives historiques.

L'image qui se présente à moi, bien qu'imparfaite en beaucoup de points, est celle d'un énorme bloc tombant sur la surface d'un lac et y produisant un trou béant, puis une onde de choc violente. De vague en vague, c'est toujours le même bloc qui est le point central, mais l'intensité fait place à l'étendue de l'impact, qui est élaboré de manière différente. Chaque cercle s'élargit, partage l'énergie du précédent, la renvoie à son tour, et ainsi de cercle en cercle, l'impact voit s'apaiser sa violence destructrice. L'histoire peut donc contribuer à une thérapie de la mémoire et ce faisant, participer activement au progrès intellectuel et spirituel de l'humanité. Briser le cercle vicieux de violence et contre-violence. Car l'histoire est à la fois l'histoire que nous faisons – et l'histoire que nous subissons. L'histoire que l'on écrit contribue à celle que l'on fait.

Travail de mémoire comme justice rendue aux victimes

Se souvenir de l'histoire, c'est aussi se souvenir des victimes qu'elle a faites. C'est rendre à des hommes, femmes, enfants anonymes leur dignité et leur place parmi nous. Tout d'abord, les considérer avec un esprit fraternel. C'est déjà leur donner une sépulture dans notre ressenti. Michel de Certeau¹¹, historien français contemporain, avance que le travail sur la mémoire permet aux vivants de restituer toute leur dignité aux laissés-pour-compte de l'histoire. Cette sépulture virtuelle leur permet d'avoir leur place reconnue et entourée de considération. Cela rappelle le travail dans cet esprit, dont nous avons pu prendre connaissance à Lodz à l'occasion de ce projet¹²: l'auteur étant venu nous présenter son ouvrage. A la suite de longues recherches pour « rendre leur nom aux numéros », l'auteur partant de numéros tatoués sur des corps anonymes retrouvés dans l'institut d'anatomie de Strasbourg, a recherché les personnes dans les archives des camps, et a pu ainsi prendre contact avec leur famille et leur rendre, en quelque sorte, leur disparu. La plupart étaient des Juifs de Salonique, triés sur le critère de leurs caractéristiques physiques.¹³ Avec leur noms ces victimes ont retrouvé avec leur mémoire leur dignité.

Mais plus que de leur rendre une sépulture, la remémoration rend aux victimes une vie par personne interposée, leur donne une place dans le courant de l'histoire dont nous sommes dépositaires pour une brève étape. C'est ce que nous notions plus haut à propos du devoir de reprendre l'héritage de nos prédécesseurs.

Il est d'innombrables victimes, souvent anonymes. Et chacun de nous, par sa naissance, les aléas de ses déplacements, ses rencontres et ses lectures, est confronté plus spécialement à telle ou telle victime ou groupe de victimes, à telle ou telle trace qui fait irruption dans sa vie, et demande à être considérée avec respect et émotion : les soldats de Verdun, les victimes de la répression stalinienne, enfin les personnes juives traquées et assassinées au cours de l'histoire.

Ricœur écrit : « L'horreur est le négatif de l'admiration comme l'exécration l'est de la vénération. L'horreur s'attache à des événements qu'il est nécessaire de ne jamais oublier. Elle constitue la motivation éthique ultime de l'histoire des victimes, plutôt que celle des

¹¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_de_Certeau

¹² http://www.sfa-auvillar.com/JETE/2007_Lodz/documents/2007_JETE_Rapport_Lodz.pdf , page 6. – Hans-Joachim Lang : Die Namen der Nummern. Wie es gelang, die 86 Opfer eines NS-Verbrechens zu identifizieren. Frankfurt am Main (Fischer Tb) 2007.

¹³ Voir Hans-Joachim Lang: xxx

vaincus (car les vaincus sont pour une part des candidats à la domination qui ont échoué) Les victimes d'Auschwitz sont, par excellence, les délégués auprès de notre mémoire de toutes les victimes de l'histoire. La victimisation est cet envers de l'histoire que nulle ruse de la Raison ne parvient à légitimer (...) et qui plutôt manifeste le scandale de toute théodicée de l'histoire¹⁴. (...) Mais il y a des crimes qu'il ne faut pas oublier, des victimes dont la souffrance crie moins vengeance que récit. Seule la volonté de ne pas oublier peut faire que ces crimes ne reviennent **plus jamais** » (MHO, 273, 275).

Il faut dire ici qu'il est besoin de beaucoup, beaucoup de temps pour que ce cri puisse être entendu, et le récit être fait. Immédiatement après la guerre, les rescapés des camps de concentration se sont heurtés à une réaction allant de l'indifférence à la défiance, voire l'hostilité. De nombreuses biographies témoignent de ce phénomène. Les contemporains ne peuvent assumer l'énormité, l'horreur du crime, et préfèrent détourner la tête ou disqualifier le témoin. Ce n'est qu'au bout de plusieurs générations que le cri des victimes peut être entendu avec empathie. On a besoin de beaucoup de temps pour que la vérité puisse émerger dans les consciences et être objet de récit.

Il est important aussi d'insister sur le fait l'empathie est très loin de la mauvaise conscience, du sentiment de culpabilité, de la dépression. Au contraire, le récit non seulement redonne aux victimes un nom, une vie, mais aussi une part au présent grâce à la sympathie et aux émotions qu'elles font naître, et dans certains cas elles induisent directement une orientation dans l'action actuelle, donc dans l'histoire, par le biais de l'admiration, de la qualité d'être, de l'effet d'imitation. Ce sentiment d'empathie donne un surplus d'énergie, enrichit et approfondit la vie au quotidien. La génération présente est celle à qui échoit l'agir, dans le sens d'une société plus juste, d'une humanité plus solidaire.

La guérison par le travail de deuil reste une perspective logiquement faisable, mais qui se heurte à l'énormité pour l'esprit humain, des souffrances endurées et des exactions commises. Paul Ricœur lui-même, parlant de la Shoah se demande si l'expérience de ces victimes déléguées auprès de notre mémoire n'est pas vouée au silence devant la force du mal ; leurs souffrances ne sont-elles pas innommables ? Jusqu'où peut-on rendre compte du cri et de la disparition des corps ? Et le pardon sera-t-il jamais possible ? (TRIII, 273)

Paul Ricœur consacre une étude spéciale au problème du mal, et l'appendice de son ouvrage MHO est consacré à la mémoire apaisée, au pardon. Je traiterai ce point ultérieurement.

2^{ème} partie – L'oubli

L'oubli est l'autre pôle de la mémoire, et ainsi incontournable si l'on veut faire le tour du phénomène de la mémoire historique. Il est absence de mémoire, et peut provenir soit d'une inhibition, soit d'une manipulation idéologique des faits. Mais en contre-partie, « l'oubli de réserve » est nécessaire pour préserver dans l'inconscient émotions et vécu, afin qu'ils orientent, sans la freiner, l'option pour l'avenir.

¹⁴ Justification.

L'oubli physique

L'oubli physique est la disparition de toute trace neuronales sur le cortex, due à la déchéance physique du cerveau humain. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur cet oubli physiologique. Les événements se dissolvent dans les abîmes du temps. Mais ceci nous rappelle que l'historien est celui qui, justement, lutte contre cet oubli, et recueille les traces et les répertorie en leur rendant un sens, pour les transmettre aux générations suivantes. Vu également la brièveté d'une vie humaine en comparaison de la longue lignée des prédécesseurs et des successeurs, cela montre l'urgence qu'il y a à fournir pour soi-même et les autres un travail de remémoration consciente, et en laisser si possible des traces, orales ou écrites.

Bien avant ce stade, l'oubli efface le souvenir de certains épisodes ou situations. Sur ce point, plusieurs thèses existent sur l'étendue et l'irréversibilité de la disparition. Bergson, ainsi que Freud, (M. p.576) pensent que rien ne s'oublie, Tout ce qui est advenu à une personne, à une société, demeure dans l'inconscient et est susceptible de reparaître à l'occasion d'une réminiscence provoquée par un élément quelconque, parfois minime : odeur, ressemblance, etc. On pense naturellement à Marcel Proust.

L'auteur cerne le processus de la mémoire faisant une sélection, consciente ou inconsciente, victime parfois des « ruses » de l'inconscient, pour garder et « oublier » ce qu'il veut oublier. Mémoire et oubli individuels mais aussi mémoire et oubli collectifs.

L'oubli : la mémoire empêchée

S'appuyant sur l'étude de Freud « Psychopathologie de la vie quotidienne », on rencontre l'oubli d'au refoulement, plus ou moins inconscient. C'est ce qui explique que durant les années qui suivirent immédiatement la guerre, les adultes ont gardé longtemps le silence, malgré les événements publics destinés à établir la culpabilité des responsables de crimes de guerre. En Allemagne, ce n'est que vers les années 55 que les programmes scolaires ont comporté l'épisode Nazi. C'est également la raison du long silence qui a pesé sur le régime de Vichy en France, guerre franco-française, dissimulée par le souvenir glorieux de la Libération, et l'unification du pays autour du général de Gaulle. Ricœur cite à ce propos les ouvrages de Henri Rousso : « La hantise du passé », et « Le syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours ». (M, 581)

« L'exemple des souvenirs-écrans, interposés entre nos impressions et les récits que nous en faisons en toute confiance ajoute à la simple substitution dans l'oubli des noms une véritable production de faux souvenirs qui nous égarent à notre insu ; l'oubli d'impressions et d'événements vécus (C'est à dire de chose qu'on sait ou qu'on savait) et l'oubli de projets, équivalant à l'omission , à la négligence sélective, révèlent un côté rusé de l'inconscient placé en posture défensive (...) C'est cette même habileté, lovée dans des intentions inconscientes qui se laisse reconnaître sur un autre versant de la vie quotidienne, qui est celle des peuples : oublis, souvenir-écrans, actes manqués, prennent à l'échelle de la mémoire collective des proportions gigantesques, que seule l'histoire, et plus précisément l'histoire de la mémoire, est capable de porter au jour. » (MHO, 579)

L'oubli et la mémoire manipulée

Si l'oubli peut être expliqué par le refoulement devant des faits trop lourds à porter, il est un autre oubli, ciblé et volontairement généré par une autorité ayant intérêt à cet oubli. Oui, on peut toujours raconter autrement, en déplaçant les accents d'importance, en reconfigurant différemment les protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action. Le péril majeur est dans le maniement de l'histoire autorisée, imposée, célébrée, commémorée – de l'histoire officielle, indique Ricœur. Mais il poursuit en faisant remarquer qu'il y a de la part des citoyens une complicité secrète, qui fait de l'oubli un comportement semi-passif, semi-actif. On a affaire à une obscure volonté de la part de la masse de vouloir ne pas vouloir-savoir. Ainsi, la responsabilité retombe également sur chacun.

Plusieurs éléments se conjuguent : une structure pathologique sociologique, la conjoncture idéologique et la mise en scène médiatique qui ont régulièrement joint leurs effets pervers, tandis que la passivité excusatoire composait avec la ruse active des omissions, des aveuglements, des négligences. La fameuse « banalisation du mal » n'est à cet égard qu'un effet-symptôme de cette combinatoire retorse. (MHO, 580)

L'oubli commandé : l'amnistie

Décréter une amnistie est une façon, en temps de troubles d'imposer la paix civique autoritairement. Le plus bel exemple en est l'Edit de Nantes¹⁵, promulgué par Henri IV en 1598 pour clore la guerre de religion : On peut y lire ceci :

« Article 1 Premièrement que la mémoire de toutes choses passées de part et d'autre depuis le commencement du mois de mars 1585 jusqu'à notre avènement à la couronne, et durant les autres troubles précédents, et à l'occasion d'iceux demeurera éteinte et assoupie comme de choses non-advenues (...) Article 2 : « Défendons à tous nos sujets de quelque état et qualité qu'ils soient d'en renouveler la mémoire (MHO, 587)

Ce qui était faisable par un souverain unique l'est-il pour un parlement ? Ricœur en doute, et suggère que l'amnistie, rimant d'ailleurs avec amnésie, entretient le non-consensus entre citoyens.

L'oubli qui préserve

Comme nous l'avons fait remarquer dans l'introduction, l'oubli est également un élément bienfaisant. S'il y a un oubli destructeur, il y a aussi un oubli fondateur.

Il n'existe de toutes façons pas de mémoire exhaustive. Vouloir se souvenir de tout ferait dériver vers la folie. C'est ce qui arrive au personnage du romancier J. Luis Borges, *Funes el memorioso* (Funes qui se souvient de tout), dans les « *Ficciones* ».

Trop de mémoire est aussi nuisible. L'historien américain juif Yerushalmi¹⁶ dit se sentir proche de Nietzsche lorsque ce dernier écrit : « Il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens

¹⁵ http://fr.wikipedia.org/wiki/Edit_de_Nantes

¹⁶ Yosef Hayim Yerushalmi: *Zakhor, histoire juive et mémoire juive*. La Découverte 1984.

historique au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé, et finalement détruit. » (MHO, 522)
Et dans un autre passage, Yerushalmi déclare :

« J'appartiens à ceux qui craignent que, depuis la Shoah, de larges fractions de notre peuple ne laissent largement ordonner leur vie collective, dicter leur politique présente et future, par une obsession de l'ère de la destruction et de la mort. Je comprends cette obsession mais j'éprouve tout de même un grand trouble. C'est, me semble-t-il, comme si nous avions oublié l'admonestation de Joshua ben Hananiah après la destruction du Temple : « Ne pas du tout porter le deuil, nous ne le pouvons pas ... Mais trop porter le deuil nous ne le pouvons pas non plus. »¹⁷

Mais dans quelle mesure l'oubli fondateur est-il positif ? Une seconde mort serait justement l'oubli. Cependant, il y a une différence essentielle entre l'oubli qui dit : « cela n'est plus, donc c'est comme si cela n'avait jamais été », et l'oubli qui se love dans les neurones et qui fait que le passé revient brusquement à la surface lorsqu'un signal le fait ressurgir. C'est l'oubli qui dit : « Oui, cela a été, et demeure vivant quelque part. » Si un souvenir revient, c'est que je l'avais perdu ; mais si malgré tout je le retrouve et je le reconnais, c'est que son image avait survécu.(...) Ce que nous avons une fois vu, entendu, éprouvé, appris, n'est pas définitivement perdu.

Il ne faut pas rester captif du malheur, mais il faut savoir aussi, dans l'oubli de réserve, sauver « l'avoir été » du : « n'être plus » Ce que notre mémoire profonde, inconsciente conserve, c'est justement ce caractère « d'avoir été ». Nous gardons le sentiment que cela a été. Notre mémoire oblitère d'elle même la présence à la conscience de certains faits, émotions, sensations. Ricœur l'exprime ainsi :

« En ce sens, le cerveau contribue à rappeler le souvenir utile, mais plus encore à écarter provisoirement tous les autres » . L'oubli désigne alors le caractère *inaperçu* de la persévérance du souvenir, sa soustraction à la vigilance de la conscience. Contre l'oubli destructeur (par effacement des traces), l'oubli qui préserve. C'est ici peut-être l'explication du paradoxe peu remarqué du texte de Heidegger, à savoir que c'est l'oubli qui rend possible la mémoire : « De même que l'attente n'est possible que sur la base d'un s'attendre, de même le souvenir (Erinnerung) n'est possible que sur la base d'un oublier et non pas l'inverse. » (M, 374)

Un oubli de réserve, qui est une ressource pour la mémoire et pour l'histoire, qui la préserve.

Nul ne peut faire que ce qui n'est plus n'ait été. C'est au passé comme ayant été que se rattache cet oubli qui conditionne le souvenir. On comprend le paradoxe apparent, si l'on entend par oubli l'immémoriale ressource et non l'inexorable destruction.

Ricœur conclut qu'en fin de compte, on ne peut arbitrairement décider quel oubli est fondateur, quel oubli est destructeur. Il n'y a pas à vue humaine de point de vue supérieur d'où l'on apercevrait la source commune au détruire ou au construire. De cette grande dramaturgie de l'être , il n'y a pas pour nous de bilan possible. (M, 574)

3^{eme} partie – Le pardon est-il possible ?

L'étude de Paul Ricœur *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* s'achève par un appendice que l'auteur situe un peu en marge du reste. C'est une méditation sur la mémoire apaisée, le pardon.

¹⁷ cité par Olivier Mongin. Paul Ricoeur. Le Seuil 1994, p. 226-227.

Face aux sévices infligés par des êtres humains à d'autres humains et les dimensions qu'ont pris ces actes, reste-t-il la possibilité de l'oubli apaisé, du pardon ? Ricœur intitule ce dernier chapitre : Pardon difficile.

Le pardon est difficile pour plusieurs raisons : des raisons philosophiques, morales, éthiques. Par exemple, peut-il y avoir pardon que lorsque l'auteur du mal qui a entraîné la souffrance ne demande pas lui-même ce pardon ? Ricœur ne parle jamais de « faute », mais de « mal ». Peut-il y avoir pardon lorsque le mal est « insondable, irréparable, impardonnable, imprescriptible innommable ». C'est là une question de morale, et qui nous mènerait trop loin.

Après avoir analysé les positions d'historiens, de juristes et de philosophes, nous sommes obligés de reconnaître l'impossibilité, face à la profondeur et l'ampleur de certains crimes, d'établir la justice entre victimes et coupables. Du point de vue strictement juridique, comme philosophique la rétribution : rendre aux uns de la même façon qu'ils l'ont fait sur d'autres, est impossible. Rendre justice ne sera toujours qu'une tentative, nécessaire mais toujours en deçà du mal subi.

Pourtant, Ricœur a le courage de s'avancer au-delà des théories strictement philosophiques, sur un terrain qui lui semble porteur de guérison, à savoir la métaphysique et la théologie.

Selon lui, le raisonnement le plus éclairant pour notre conscience, c'est qu'il peut y avoir une victoire sur le mal, grâce à cette petite phrase : *il y a le pardon*. « Cette voix qui dit : « il y a le pardon » c'est une voix silencieuse mais non muette, car non privée de parole. Voix du pardon, silencieuse, car ce n'est pas une clameur comme celle des furieux. « Il y a le pardon, comme il y a la joie, comme il y a la sagesse, la folie, l'amour. L'amour, précisément. Le pardon est de la même famille ». (MHO, 605)

Un discours approprié lui est en effet dédié : l'hymne qui n'a pas besoin de dire qui pardonne, et à qui. Cette voix provient des hauteurs, de même que le mal provenait des profondeurs insondables.

Pour Hannah Arendt, cette voix ne vient pas des hauteurs, car le pardon, comme le mal, est situé au cœur même de l'homme, qui possède la faculté de pardonner, de faire et de tenir des promesses, c'est une faculté humaine, au même titre que la faculté de faire le mal, même si cette faculté est poussée à son paroxysme. « Il y a une inhumanité dans le mal comme il y a une inhumanité dans le bien », à l'innommable dans le mal correspond l'innommable dans le bien. L'un et l'autre ont des syntaxes différentes. L'un s'impose avec fracas, l'autre n'est souvent perceptible qu'à un esprit qui le recherche. Le bien par exemple peut résider dans un pardon silencieux, dans un dépassement du sentiment de vengeance, dans le don de sa vie.

Les deux pôles coexistent et ne sont pas antithétiques. Le mal et le bien sont deux réalités qui se correspondent, il ne peut y avoir l'un sans l'autre, car pour qu'existe la liberté humaine qui est la base de la dignité, il faut qu'il y ait l'alternative au bien, et c'est le mal.

Cependant, le bien préexiste au mal. Aussi radical que soit le mal, il ne saurait être aussi originaire que la bonté. La haine et les exactions peuvent prendre les formes hyper-agressives que l'histoire connaît, elles n'en sont pas moins des déchirures de cette toile de fond que sont l'Amour et la Concorde, et elles ne peuvent la détruire. Si elles sont perçues comme des déchirures, c'est justement que l'esprit humain conçoit un bien exempt de violence et de mal, parce qu'il en fait l'expérience existentielle.

Une autre réflexion, susceptible de constituer une base pour le plaidoyer d'un pardon possible, c'est la similitude des termes : *don* et : *pardon* ; *Geben* et *Vergeben*, *Gift* et *vorgiving*, *dono* et *perdono*. Dans le par-don, qui est un acte d'intercommunication, l'un des

partenaire donne à l'autre, rend à l'autre, inconditionnellement, son état de partenaire. Le pardon permet au pardonné de redevenir un être libre, celui qui pardonne peut se projeter dans l'avenir en renonçant à poursuivre le cercle vicieux de la vengeance. Purement personnel, le pardon dit à l'autre : « Tu vauds mieux que tes actes ». C'est le pouvoir dont nous disposons tous de libérer l'autre de ses propres actes et de lui donner la possibilité d'une nouvelle vie.

Ce faisant, celui qui pardonne s'élève à un autre niveau de la vie, plus universel et largement gratifiant et épanouissant. Dépasant son cas personnel douloureux, celui qui pardonne s'élève comme signe que le mal peut être contrecarré. On pense à ce père, Ismail Khatib, qui a fait don des organes de son fils tué au cours d'une fusillade en Palestine, pour un enfant appartenant à l'armée d'en face.

L'espoir qui discrètement s'insinue, prend racines sous le courant des réflexions de Paul Ricœur à propos du: *Pardon Difficile*, réflexions qui incluent également de fortes références bibliques et théologiques, cet espoir n'est pas un tour de passe-passe pour arriver à un happy end. « Il n'y a pas de happy end », dit-il lui-même, « pas d'oubli heureux ». Il n'y a que des personnes, qui posent des actes au sein d'une société, et qui peuvent avoir, la capacité d'opter pour un comportement d'où dérive une vie humaine conforme au dynamisme vital, à l'ouverture sur l'avenir. L'homme accomplit « un subtil travail de déliement et de liement: d'un côté déliement de la faute, de l'autre liement d'un débiteur (les générations qui vivent le présent) à jamais insolvable. »

Tout le travail de Paul Ricœur, dont cet ouvrage est le dernier recueil, vise à ré-ouvrir chaque fois les possibilités de l'agir humain et veut être une forme et un enseignement de résistance contre le poids du mal et de l'inexorable.

Si Ricœur appelle de ses vœux une « politique de la juste mémoire », c'est qu'il a cherché à promouvoir, tout au long de sa vie, par ses travaux, ses contacts et ses engagements, une action transformatrice de l'Homme, tournée vers la Vie, une pensée dégagée de ce qui la tire vers le bas et distille la dépression et la haine. La lueur d'espoir qui se fait jour dans les dernières pages rappellent que la première étude du jeune professeur, en 1950, était consacrée à la philosophie de la volonté.¹⁸ La volonté d'agir – puisque c'est ce qui revient en propre à la génération des vivants – doit être éclairée par une mémoire critique aussi pure que possible, dégagée d'obsession et de mélancolie.

Quelle mémoire apaisée, quel oubli d'affliction, « serait capable d'amener enfin l'homme à examiner *combien il est magnifique d'être homme* » ? (MHO, 656)

On pense à l'attitude de ces innombrables individus, anonymes ou non, de tous ces « vivants » qui ont été capables d'actions les menant dans des situations extrêmes, pour obéir au principe d'humanité, d'amour, ou de pardon silencieux.

Sous le signe d'un ultime incognito du pardon, il pourrait être fait écho au Dit de sagesse du Cantique des cantiques : *L'amour est aussi fort que la mort*. « L'oubli de réserve est aussi fort que l'oubli d'effacement. » (MHO, 656)

Il ne s'agit plus d'une confrontation entre mal et souffrance subie, mais d'une trilogie: mal, souffrance, et un troisième élément : présence d'un Bien qu'on sait supérieur à ces contingences liées à la matière.

¹⁸ I : Le volontaire et l'involontaire 1950 ; 1988. – II : Finitude et culpabilité : 1 l'homme faillible 2 La symbolique du mal.)

Ricœur nous communique l'idée que ce n'est pas l'oubli qui peut venir à bout de la mémoire obsessionnelle de l'énormité de l'Holocauste et des autres crimes contre l'humanité, mais une vision planétaire de l'état d'innocence primordiale, auquel l'individu croit fermement, et travaille à restaurer par un surplus de grandeur, de pardon mis en action.

*Sous l'histoire, la mémoire et l'oubli.
Sous la mémoire et l'oubli, la vie.
Mais écrire la vie est une autre histoire.
Inachèvement.*

Paul Ricœur